

Isabelle Geneste

Poser l'inconscient,
s'engager avec un juste silence *

« Poser l'inconscient ». À quoi peut bien répondre cette affirmation qui est aussi une invitation à l'acte ? Peut-être au fait que l'existence de l'inconscient n'est pas une réalité partout. Il y a des espaces dont il est forclos. C'est notamment le cas dans les liens qui s'organisent dans l'ordre du discours du capitaliste. Quels sont les effets de cette forclusion ? En quoi avons-nous le devoir de poser l'inconscient ?

Ce qui distingue le discours du capitaliste, précisait Lacan, c'est la *Verwerfung*, « le rejet en dehors de tous les champs du symbolique [...] de la castration ». Et Lacan de poursuivre : « Tout ordre, tout discours qui s'apparente du discours du capitaliste laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour ¹. » Au-delà même de la marchandisation des corps et des choses de l'humain, c'est un discours qui ne connaît pas la réserve. Il sait. Il a, entre autres domaines, largement infiltré la médecine. Cela a pour conséquence, par exemple, que les sujets n'y sont pas divisés entre leur être de jouissance et leur être sexué, qu'il n'y a pas de refente du signifiant ; selon les spécialistes, ils sont atteints d'une dysphorie de genre que la médecine moderne peut guérir. Privés de leur question, les sujets sont précipités dans des passages à l'acte souvent irréversibles.

Celle que j'appellerai Eva en apporte un témoignage précis. Je m'autorise à en faire part car cette jeune femme a partagé son expérience sur un média grand public. Voici ce qu'elle rapporte. À 16 ans, elle se pose des questions sur son identité. Elle ne se reconnaît pas dans les autres filles et ne se sent pas féminine. La question d'être homme ou femme lui vient. Elle se considère comme lesbienne. Elle a envie de rencontrer des personnes

*  Cercles cliniques, « Comment débute une analyse », sous-thème « Poser l'inconscient », le 28 mai 2026 à Paris.

1.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 96.

comme elles pour parler de sa différence mais ne trouve pas d'adresse. Faute de mieux, elle contacte une association trans et y rencontre une psychologue ². Celle-ci lui parle tout de suite des traitements hormonaux et des possibilités que cela offre. La sentence d'une vérité-toute vient de s'abattre sur Eva : elle n'est pas née dans la bonne case, pas dans le bon corps ! Le hors-norme sera traité par l'hormone ! « C'était très pragmatique comme réponse, dit Eva, pas du tout en accompagnement de mon questionnement. [...] J'étais bombardée d'informations. » Dès lors, ça devient très présent dans sa tête, elle consomme beaucoup de vidéos sur le sujet. C'est là, confrontée à une sorte de catéchisme capitalo-médico-trans, qu'elle comprend qu'elle peut changer son corps. La transition passe alors du statut d'option à celui, plus radical, de solution. Effet de discours qu'Eva énonce de la façon suivante : « Je peux changer mon corps. Du coup, il y a quelque chose qui ne va pas dans mon corps. Je dois changer mon corps. » Le syllogisme a pour effet de lui rendre son corps « insupportable », « il n'est pas comme il devrait être ». Elle prend les hormones et elle est très vite orientée vers un chirurgien. Eva est mineure. Il a besoin de l'autorisation parentale pour pratiquer une mastectomie. Il pose les choses ainsi auprès des parents : avoir une jeune fille souffrante et déprimée ou bien faire d'elle un jeune homme épanoui et heureux. Pour avoir de meilleurs résultats, il faut aller vite, avant que le corps de femme ne s'installe. Ce qui est forclos dans le symbolique fait retour dans le réel. Eva a 17 ans quand l'ablation est pratiquée. « C'était la suite logique des choses », sans retour possible. On lui propose même des « petits plus » chirurgicaux telle qu'une liposuction. Eva n'émet pas de jugement sur la question de la transition de genre. Durant tout l'interview, elle s'efforce de tenir le cap pour rendre compte des effets d'un discours qui l'a « encouragée à détester son corps ».

Alors comment quelqu'un qui est pris dans un discours qui l'*objectalise*, qui fait de lui un objet au service de l'orgueil médical et des certitudes scientifiques, comment peut-il sortir du circuit acéphale ? Comment peut-il revenir à une subjectivité d'où seulement il peut parler ?

Eva indique une réponse. La transition est physiquement une « réussite ». Elle est perçue comme un jeune homme, mais son histoire de fille est exclue. Elle ne peut plus partager les mêmes relations. Elle est coupée de l'entre-femmes. Elle se sent de plus en plus mal à l'aise socialement, mais devant tant de satisfaction de la part du corps médical, elle ne peut rien dire. C'est alors que des symptômes gynécologiques, soi-disant « liés

2.  Est évoqué ici un cas particulier qui ne saurait être généralisé à d'autres associations similaires.

au traitement », apparaissent. On lui prescrit d'autres hormones en supplément. Là, elle se dit que quelque chose ne va pas. Elle ne veut pas prendre des hormones en plus pour traiter les effets secondaires des premières. « J'ai senti, dit Eva, que j'étais en train de médicaliser mon corps de manière superflue, pas nécessaire. » Elle réalise alors qu'elle ne connaît même pas son corps naturel d'adulte (sans le traitement hormonal). Elle ne le connaît pas et pourtant elle en a peur. Elle a alors besoin de comprendre de quoi elle a peur, besoin de laisser son corps faire ce qu'il a à faire, de l'accepter. Elle arrête les traitements. Aujourd'hui, elle se sent socialement femme mais ne se sent pas, je la cite, « d'identité intrinsèque de femme ». Disant cela, elle se rend compte que c'est cela qu'elle cherchait, cette identité intrinsèque de femme, maille manquante dans le réseau des signifiants.

Si la chirurgie n'a pas suturé la refente du signifiant, elle l'a néanmoins forclosé pour un temps. Elle fera retour grâce à l'événement de corps. Le symptôme qui a surgi a fait une petite brèche dans la tyrannie du discours pour laisser poindre le non-rapport sexuel, l'impossibilité à ce qu'un signifiant vienne écrire le réel du sexe. Il aura cependant manqué un Autre qui puisse l'accueillir non pas avec des réponses toutes faites mais en s'engageant auprès d'Eva avec un juste silence. Peut-être alors aurait-elle pu mettre sa parole à la tâche de construire une réponse qui satisfasse à son existence.